

La bibliomanie, une maladie atypique

D'UN point de vue critique-historique, rien n'est plus difficile aujourd'hui que d'élaborer des hypothèses concernant l'avenir du livre en tant qu'objet. Dans les dernières années, le livre a tranquillement passé de son existence sur papier à son existence sur écran : le dictat écologique et le pouvoir médiatique ont bien placé l'objet « livre » à côté de telle ou telle application pour téléphone intelligent. On peut ainsi « déménager » en quelques secondes d'un jeu vidéo trivial à un traité de métaphysique; la schizophrénie contemporaine n'est donc plus liée au contact avec le réel, mais précisément au contact avec le virtuel. Cette schizophrénie inédite fait que nous tous devenons peu à peu des victimes de l'isolement social, sans même nous en rendre compte. L'objectalité de la vie se perd et l'habitude humaine de toucher se dissipe dans une inconsistance techno-affective.

De toute évidence, l'objet « livre » est en train de s'atrophier dans son objectalité: ce qui reste n'est peut-être que l'attribut de la lecture. Autrement dit, le point de convergence entre le livre sur papier et le livre numérique est la lecture en tant qu'instance catégorielle. Mais, en examinant l'histoire du livre, la partie la plus fascinante se révèle, paradoxalement, par rapport à son support matériel : de la tablette d'argile aux rouleaux de papyrus, du livre écrit à la main au livre imprimé, l'aspect physique du livre a porté des significations culturelles majeures. Si on assiste aujourd'hui à la disparition d'un tel objet, il est encore trop

tôt pour le savoir, mais, certes, la transformation du livre se produit sous nos yeux.

Pour ce qui concerne la dépendance à l'égard du livre, elle entre sous l'incidence du désir de collectionner. En fait, l'obsession pour les livres ne représente pas la nécessité de lire, mais exactement l'inverse : la passion de posséder et toucher l'objet lui-même. La maladie du collectionneur n'est pas la maladie du lecteur. Ainsi, le lecteur joue le rôle d'un personnage secondaire dans la pièce de théâtre rédigée par le collectionneur. Parfois, le protagoniste – le collectionneur – ne lit qu'occasionnellement; pour qu'il puisse toucher le livre, le collectionneur accepte le compromis de la lecture. La jouissance du lecteur est cognitive; la jouissance du collectionneur est tactile.

Alors que la figure du collectionneur de livres peut passer aujourd'hui pour obsolète, je propose toutefois une analyse d'un concept qui se situe à la frontière entre le trouble obsessionnel compulsif et la passion élitiste : la bibliophilie / la bibliomanie. À partir du roman biographique américain *The Man Who Loved The Books Too Much*¹ (Allison Hoover Bartlett) j'aimerais explorer ces deux côtés contraires de l'amour pour le livre de collection et les intrications d'une passion devenue aventure. L'histoire du célèbre voleur de livres, John Charles Gilkey, et du détective amateur, Ken Sanders, lui-même bibliophile et expert en livres rares, ne constitue que le prétexte romanesque d'une interrogation théorique sur la bibliomanie.

Le roman mentionné met en scène le monde (dans les années 1980-2000) des bouquinistes : libraires, antiquaires et collectionneurs privés dévoilent leurs secrets, leurs mésaventures, ainsi que leurs histoires piquantes tissées autour de l'acquisition (ou bien la perte) de tel ou tel livre rare. Gilkey, le personnage central de cette biographie, un imposteur très habile et intelligent, a utilisé de nombreuses

¹ A. H. Bartlett, *The Man Who Loved The Books Too Much*, Toronto, Viking Canada, 2009.

fausses identités et cartes de crédit pour l'acquisition de livres rares et occasionnellement d'objets antiques. Arrêté, incarcéré et libéré plusieurs fois à la fin des années 90 et au début des années 2000, Gilkey n'arrête pas, jusqu'à la publication de la biographie, d'escroquer commerçants et libraires célèbres, en inventant toutes sortes de scénarios crédibles pour convaincre les vendeurs de son identité (de collectionneur honnête).

Toutefois, plus intéressantes que ses tricheries ou la valeur de ses acquisitions sont, en fait, ses motivations : d'où lui vient cette passion de posséder des livres rares? Comment expliquer son addiction bibliophile? Pourquoi, après avoir été arrêté, condamné et ensuite libéré, Gilkey recommence-t-il à commettre des illégalités pour être en mesure de se procurer les livres qu'il voulait ? Essayons donc d'analyser les mécanismes psychologiques qui font d'un collectionneur plus qu'un individu simplement amoureux de la rareté et l'objectalité de livres. Pendant ses interrogations Gilkey ne donne pas de détails élaborés pour tel ou tel vol ; de même, il n'est pas en mesure d'accepter le fait qu'il ait commis des illégalités. Pour lui, l'acquisition des livres est une nécessité humaine qui doit être satisfaite. Le livre ne tombe pas sous l'incidence de la loi humaine. Et la dépendance ne peut pas être traitée avec les instruments thérapeutiques traditionnels. La bibliomanie est une maladie tout à fait particulière. Et Gilkey n'en est qu'un exemple intéressant.

La figure du collectionneur de livres n'est pas nouvellement arrivée sur la scène de personnages conceptuels. En 1688 Jean de la Bruyère, dans *Les Caractères ou Les Mœurs du siècle*, esquisse le premier portrait du collectionneur de livres. Il ne s'agit pas d'un portrait, mais plutôt d'une effigie, d'une présence fantomatique qui se dissout derrière la collection; parce que toute raison de vivre du collectionneur n'est que son trésor bien rangé, bien caché, bien agencé et précieusement appelé

« bibliothèque ». La présence spectrale du collectionneur fait que Le Livre prend la place du géo-centre existentiel; rien ne compte plus que le lieu où habite cet objet sacré. La bibliothèque-sanctuaire s'ouvre tant aux yeux qu'à l'oreille et aux autres sens.

Le collectionneur [...] m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite la voir : je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où dès l'escalier je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe, ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.²

Pour La Bruyère, le collectionneur de livres devient un mystère dans tout ce qu'il accomplit dans sa relation passionnelle avec le livre : il veut l'apercevoir par tous les moyens possibles, sauf la lecture. Ce qui lui échappe est la nature intrinsèque du livre, l'essence; paradoxalement, le collectionneur détourne la connaissance et demeure dans une sorte de léthargie du savoir. Pour lui, le livre n'est pas l'objet à lire, mais l'objet à toucher, regarder, sentir, écouter, ranger, visiter, admirer... Même si le collectionneur ne porte pas un nom (comme quelques-uns des caractères de Bruyère), ni une dénomination, il représente sans doute la figure du bibliomane; le premier bibliomane de l'histoire. Voici, dans le passage cité, l'indice que la frontière assez mince entre passion et obsession n'est jamais visible. De plus, franchir cette frontière constitue l'acte fondamental du bibliomane.

² J. de la Bruyère, *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, Flammarion, Paris, 1880, p. 294.

En 1761, Louis Bollioud Memet, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, rédige une petite étude sur la bibliomanie (*De la bibliomanie*³), en y analysant les diverses formes de compulsion et excès dans la collection des livres. Ainsi, les livres deviennent les objets discrédités « d'une passion de fantaisie »: au lieu d'être les objets privilégiés du savoir, ils « font maintenant des meubles de pure curiosité, qu'on achète à grands frais, qu'on montre avec ostentation, qu'on garde sans en tirer aucune utilité »⁴. La critique est évidente; et le bibliomane se présente comme le bouffon de la société. Il achète des livres pour décorer l'espace, pour en arranger une exposition ou, tout simplement, pour montrer aux autres ses précieux objets rares. Mais ce qui fait du bibliomane un cas maladif est précisément son incapacité d'attribuer une utilité à ses pièces de collection.

En effet, avoir des collections de livres avec l'incapacité ou le défaut de volonté de lire et d'étudier, c'est une étrange manie, une aveugle ostentation. Entasser des amas de volumes sans nécessité, sans discernement, c'est une inutilité absurde, une vaine superfluité. Rassembler tous ceux qu'on estime par leur rareté, par la beauté singulière des éditions, par la magnificence des reliures, c'est un excès de luxe, un amour déréglé du merveilleux, une prodigalité ruineuse. Préférer enfin ceux dont le seul mérite consiste dans la singularité grotesque et imaginaire des matières qu'ils renferment, ou qui n'ont d'autre qualité que d'être pernicieux aux bonnes mœurs, et contraires aux maximes de la religion, c'est bizarrerie, caprice travers d'esprit, libertinage.⁵

L'inutilité, l'aveuglement, la bizarrerie, le déplacement émotionnel et même le libertinage sont les traits psychologiques du bibliomane, l'époque où l'amour pour la beauté

³ L. B. Mermet, *De la bibliomanie*, Édition La Haye, 1761, monographie imprimée, disponible dans la Bibliothèque nationale de France, catalogue publique, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84000k/f11.image>.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*, p. 10.

de l'objet (et non pas pour son utilité / utilisation) n'est pas encore arrivée. Le collectionneur reste un paria, un individu dont la passion frise le ridicule, étant plutôt un objet d'étude de la médecine. Il est à l'antipode du savant qui entretient avec le livre un rapport d'érudition. Entre bibliomane et savant, le livre représente le « jouet » à double instance, la pomme de discorde : le symbole de l'impossible choix entre la sagesse et la beauté.

Si on parcourt le texte incisif de Bollioud Mermet et si on lit sa critique sociale en clé poétique, on entrevoit que le personnage-collectionneur fait parade de ses objets parce qu'il n'est pas un homme de lettres, mais un homme de couvertures; d'habitude, il est un riche, bien placé dans la hiérarchie sociale, vaniteux et opaque à toute sagesse et science. La recommandation qui conclut cette analyse est la modération sobre opposée à l'ostentation ridicule du bibliomane.

Toutefois, avec cette critique, la figure du collectionneur de livres entre définitivement sur la scène des personnages conceptuels. Au fil des siècles il va trouver des compagnons célèbres, libraires, éditeurs, rois, historiens et écrivains : les frères Goncourt, Jean Mazarin (ministre de la France sous Louis XIII et Louis XIV), Georges Sand, Théophile Gauthier, Honoré de Balzac, pour mentionner juste les plus connus. Presque tous ont ramassé des collections impressionnantes, assemblées dans des bibliothèques devenues elles-mêmes célèbres.

Au début du XIX^e siècle, le terme « bibliomane » est traduit en anglais (« bibliomaniac »⁶) et la passion pour les livres n'est plus considérée comme une bizarrerie, mais plutôt comme l'apanage d'une préoccupation

⁶ Thomas Frognall Dibdin, *Bibliomania : Or Book Madness, La book madness*, telle que la maladie du bibliomane est décrite par Thomas Frognall Dibdin, inclut parmi les symptômes les plus fréquents « l'obsession pour des éditions princeps, papier fine, pages vélines, copies uniques, livres en caractères gothiques ou livres illustrés ». En fait, la *book madness* n'est que la passion du collectionneur des livres.

intellectuelle, une démarche culturelle essentielle. L'homme de lettres construit dans la bibliothèque sa propre version du savoir : collection de petits savoirs, capsules de connaissance, livres. En fait, chaque bibliothèque tente de devenir une copie du monde. Bien que truquée, cette copie ne veut que ressembler à la perfection au monde qu'elle représente. L'intellectuel du XIX^e siècle découvre la satisfaction esthétique que le livre était capable de lui offrir : couverture, reliure, pages, images, âge, histoire particulière, place dans la bibliothèque, etc. La passion pour les livres n'est plus un amour à ridiculiser.

Même aujourd'hui, confronté avec la possibilité d'avoir accès à n'importe quel livre (manuscrit ou rouleau) en format numérique⁷, le lecteur semble préférer le contact physique avec la forme matérielle. Pourquoi le lecteur est-il encore attiré par l'objectalité du livre, par son existence physique, tangible et « possédable »? Pourquoi sent-il encore un frémissement presque érotique quand il touche le livre? Pourquoi encore les prix incroyables payés aux ventes des livres aux enchères? Alberto Manguel considère que cette préférence pour la forme matérielle vient du fait que la page imprimée produit dans la conscience du lecteur un espace privilégié et unique : l'espace de lecture.

Even the newer electronic technologies cannot approach the experience of handling an original publication. As any reader knows, a printed page creates its own reading space, its own physical landscape in which the texture of the paper, the color of the ink, the view of the whole ensemble acquire in the reader's hands specific meanings that lend tone and context to the words.⁸

⁷ La Bibliothèque nationale de France offre la possibilité de consulter en ligne plusieurs manuscrits numérisés – avec l'option de retourner vers la version plein texte ou pdf –, tels que les journaux de Proust, ou des versions numérisées d'éditions rares et princeps. De même, les archives de la Bibliothèque britannique (*British Library*) ont procédé à la numérisation de manuscrits et collections rares; parmi eux, plusieurs manuscrits de Da Vinci, le poème Beowulf, ainsi que d'anciennes cartes géographiques, des manuscrits en perse ou en grec, etc.

⁸ A. Manguel, *The Library at Night*, Toronto, Vintage Canada, 2007, p. 74-75.

Cet espace n'arrive à se constituer que par le contact direct, par l'expérience tactile : le livre existe dans la mesure où on le touche (avec les yeux et les mains), en lui donnant ainsi un contenu. Le livre s'accomplit dans ce que le lecteur lui rend en le touchant. C'est précisément le lecteur, celui qui, par ses actes, produit l'espace essentiel à l'existence du livre. En essence, le lecteur est un créateur de deuxième degré. Devenu bibliophile, le lecteur arrive à perfectionner cette création, qui s'agrandit et se change en bibliothèque. Chaque collectionneur est un créateur fier de sa collection. Sa vie tourne mystérieusement autour de ce qu'il rajoute à la collection. Chaque bibliothèque est le résultat d'un réflexe autobiographique.

Néanmoins, la ligne de démarcation entre bibliophilie et bibliomanie est encore très mince. Où finit la passion et où devient-elle inexplicablement une obsession ? Quel est le mécanisme psychologique qui déclenche le désir insatiable d'obtenir et posséder tel ou tel livre ? John Charles Gilkey n'est qu'un exemple sensationnel d'une obsession alimentée depuis son enfance. Dans une entrevue accordée à la journaliste américaine, il explique ses raisons... Pour l'amour des livres il irait en prison. La monnaie d'échange et la limite de cet amour sans limites est, pour Gilkey, sa propre liberté.

L'histoire des voleurs de livres – même si une telle histoire sera légitime – offre un autre cas célèbre : le comte Libri (Guglielmo Brutus Icilius Timeleone Libri-Carucci dalla Sommaja, 1803-1869), aristocrate florentin, mathématicien et professeur de physique mathématique (au Collège de France), érudit et connaisseur de l'histoire du livre, obtient en 1841 le poste de secrétaire de la *Commission du Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*. En ayant accès à des bibliothèques et des collections impressionnantes, Guillaume Libri n'hésite pas à voler des manuscrits, livres rares et d'autographes (500 000 francs était la valeur estimée – à l'époque – des

objets soustraits par Libri depuis 1842), parmi eux, les *Œuvres de Théocrite et d'Hésiode*, une édition de 1495. À la suite d'un rapport secret, Libri est démasqué, le scandale éclate et une enquête minutieuse est diligentée. Libri s'enfuit en Angleterre (avec tous ses livres et manuscrits volés). Une des lettres de Descartes adressée au Père Marsenne (datée du 27 mai 1641) et volée par Libri (entre 1837 et 1847) a été retrouvée en 2009 en Philadelphie, dans la bibliothèque du collège Harveford. Finalement, le document a été restitué à l'Institut de France. Figure fascinante, personnage brillant et étonnant, le comte Libri ne souffre que d'une seule maladie : il est instinctivement voleur de livres.

Admirable in the salons and incomparably friendly, flexible, with gentle epigrams of sweet humour, elegant flattery, a good writer in both French and Italian, a profound mathematician, geometer, physicist, knowing history through and through, a very analytic and comparative mind...; more expert than an auctioneer or a bookseller in the science of books, this man had only one misfortune: he was essentially a thief.⁹

De toute évidence, son instinct de voleur n'est pas aussi aiguisé que celui de Gilkey, qui n'arrête pas de voler même après avoir été condamné. Une fois sorti de prison, Gilkey recommence ses « activités intellectuelles » avec plus de compétence, de raffinement et d'habileté. Il n'est pas nécessairement un cleptomane. Mais il n'est pas non plus un érudit comme Libri. Il est peut-être un bibliophile hybride, une sorte de collectionneur de deuxième degré qui ne choisit pas ses « proies », par instinct de chasseur, mais par désir de chasser. Il commence sa collection à partir d'une liste d'amateur : *100 Best Novels*, une liste élaborée par la *Modern Library*. Sa contribution dans le choix des livres à inclure dans cette sélection – les 100 meilleurs romans – est réduite à zéro.

⁹ A. Rice, *Brought to book : the curious story of Guglielmo Libri (1803-69)*, [dans :] *European Mathematical Society Newsletter*, n° 48, 2003, p. 12-14.

Les souffrances que le bibliomane se fait subir viennent du fait que son amour n'est jamais apaisé : plus il a de livres, plus il désire en avoir. Sa conscience tourmentée oscille constamment entre le dernier livre acquis et le suivant à acquérir. Dans un petit texte rédigé vers 1860, Charles Asselineau¹⁰ décrit la déchirure émotionnelle du collectionneur de livres. Il est un cas particulier de conscience tourmentée, torturée et punie, un pécheur avec une place réservée dans l'enfer dantesque.

Oui... l'Enfer! N'est-ce pas toujours là qu'il faut en venir, tôt ou tard, dans cette vie ou dans l'autre, ô vous tous qui avez placé vos joies dans des voluptés inconnues au vulgaire? L'amoureux a l'indifférence; le joueur, la pauvreté; l'ambitieux, l'impuissance; l'artiste, l'obscurité et l'envie; le paresseux, la famine; l'avare, la ruine, et le gourmand, l'indigestion. Mais pourrait-il y avoir un enfer pour une innocente manie, qui se repaît d'elle-même et qui tourne à l'honneur des lettres et de la patrie, en faisant subsister quatre ou cinq industries? Je ne l'aurais pas cru. Il y en a un pourtant. Je le sais aujourd'hui, car j'en reviens: « Je suis, je suis celui qui reviens de l'Enfer du bibliophile ».¹¹

L'innocente manie du bibliomane s'inscrit dans le paradigme des passions « classiques » (amour, ambition, honte, avarice), mais, en même temps, elle se détache discrètement de la trivialité intrinsèque aux autres passions. Elle déplace la charge émotionnelle en transférant la signification de la passion : du sujet passionnel à l'objet de la passion, le livre. C'est pour cela que le bibliomane se dépersonnalise derrière ses livres et se perd dans l'anonymat. La figure du collectionneur de livres, décrite par la Bruyère n'a pas de nom ou de visage. Il est comme une figure humaine vidée de tout ce qui tient à son

¹⁰ Charles Asselineau (1820-1874), écrivain et critique d'art français, ami fidèle de Baudelaire, écrit la première biographie de Charles Baudelaire : *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre* (1869).

¹¹ C. Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*, Éditions Sillage, version numérique, disponible en ligne, <http://editions.sillage.free.fr/pdf/asselineau-enferdubibliophile.pdf>.

humanité. Son visage est rempli avec des images de livres. Et, finalement, le bibliomane devient lui-même un livre des livres, un méta-livre.

L'amour fou pour l'objet « livre » fait que la raison perd ses repères et la verticalité; un tel amour peut transformer une bibliothèque réelle en un espace fictionnel avec des objets irréels. Le célèbre personnage du roman d'Elias Canetti, Peter Kien, à l'apogée de la folie, cherche à sauver sa bibliothèque (réelle) impressionnante, en simulant que la bibliothèque entière se trouve dans sa tête sous forme de rangées de livres.

« C'est fini! - Alors, aidez-moi à décharger les livres, je vous prie! » dit Kien se lançant à corps perdu, et tout étonné de sa propre témérité. Afin de couper court à toutes les questions importantes, il sortit une pile de livres de sa tête et la tendit au petit homme. Celui-ci parvint à la saisir adroitement de ses longs bras, et dit : « Tout ça! Où faut-il le mettre? – Tout ça! S'écria Kien blessé. C'est seulement la centi(è)me partie! » [...] Dans l'angle, il s'agenouilla, posa avec soin la pile sur le sol, en égalisa les côtés, afin que nulle irrégularité ne vint offenser la vue. Kien l'avait suivi. Il lui tendait déjà le paquet suivant. [...] Le travail coulait sous les doigts de Fischerle. Il recevait paquet sur paquet; son habileté croissait avec l'entraînement. Entre les piles, il laissait un écart d'un centimètre afin d'y passer facilement les doigts.¹²

Toute la bibliothèque de Peter Kien, impliquée dans cette chorégraphie monstrueuse, est sauvée à la dernière minute : une bibliothèque donc sortie en piles de la tête du personnage. À l'aide d'un nain, le professeur Kien décharge fictivement tous ses livres dans une chambre d'hôtel. Les piles de livres n'existent pas, les rangées sont juste des petits espaces imaginés pour prétendre que la danse soit réelle. Au-delà de l'absurdité de cette mise en scène, les deux figures construisent l'espace : elles convertissent le lieu virtuel-imaginaire en lieu tangible. Ce sont précisément

¹² E. Canetti, *Auto-da-fé*, Paris, Gallimard, 1968, p. 235-236.

les gestes qui donnent consistance aux objets inexistants; sortir les livres de la tête, les tendre au petit homme, les saisir, les mettre, les poser sur le sol en égalisant les côtés, les ranger à un écart d'un centimètre. Tous les mouvements corporels, quoiqu'ils soient absurdes, laissent coaguler l'espace volatile autour d'un grain de folie. Car tout cet amour étrange du bibliomane n'est que le résultat d'un mouvement émotionnel autour d'un grain de folie.

BIBLIOGRAPHIE

Basbanes N., *A gentle madness: bibliophiles, bibliomanes, and the eternal passion for books: with a new preface*, New York, H. Holt, 1999.

Hesse R., *Histoire des sociétés de bibliophiles en France de 1820 à 1930*, Paris, Lib. Giraud Badin, 1929-1931.

Jackson H., *The anatomy of bibliomania*, London, Soncino press, 1932.

Kendall J., *The man who made lists: love, death, madness, and the creation of Roget's Thesaurus*, Penguin Group, USA, 2008

Muensterberger W., *Collecting: an unruly passion: psychological perspectives*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1994.

Pierrat E., *La Collectionniste*, Paris, Éditions Le Passage, 2011.

ABSTRACT: The Bibliomaniac, a Smooth Criminal

Associated with compulsive books collecting, bibliomania is considered a “gentle madness” border-lining addiction and obsession. While the term “bibliomaniac” was coined in the 18th century by a physician at the Manchester Royal Infirmary, the figure of the book collector goes back to the 16th century when it was held to be more of a caricature than a character. However, the core of this “cultural disorder” is the desire to collect certain books, manuscripts or magazines in order to satisfy the indefinite compulsion. The article analyses bibliomania as an imprecise addiction to the book as object and to the passion for its esthetic possession, portraying in the same time some of the most exciting characters of the history of book collecting. As for the bibliomaniac, he stands probably for the symbol of unconditional and unrequited book love.

KEYWORDS: bibliomania, book, collectors, book theft

Diana Andrasi a obtenu son doctorat en littérature comparée à

l'Université de Montréal avec une thèse sur l'image de la pensée chez Walter Benjamin et sur la bibliothèque d'Aby Warburg. Elle a toujours porté une attention particulière à l'image du collectionneur de livres et à l'idée de l'archive. Actuellement, Diana Andrasi travaille pour un projet de recherche sur la figure de la sœur suicidaire dans la littérature canadienne contemporaine. Elle a publié des articles et poèmes en anglais, français et roumain.